
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 27 mai 2000 s'est tenue à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris, la Journée de printemps d'ATLAS. Elle était intitulée cette année « Passeurs et passants : traduire la ville ». La matinée s'est ouverte par la présentation d'une jeune architecte, Laetitia Ducrocq, sous le titre : « Figures de la ville : topographie et toponymie ». Puis les participants se sont répartis entre les différents ateliers qui leur étaient proposés, chacun autour d'une ville et d'un texte posant des problèmes de passage d'une langue à l'autre. Berlin vu par Alfred Döblin, avec Jürgen Ritte. Lisbonne vu par Camilo Castelo Branco, avec Michelle Giudicelli. Saint-Pétersbourg vu par Andreï Biély, avec Jacques Catteau.

L'après-midi : Brooklyn vu par Gilbert Sorrentino, avec Bernard Hæpffner, Londres vu par Charles Dickens, avec Sylvère Monod, Madrid vu par José Luis Sampedro, avec Marianne Millon. Il y eut également un atelier autour du roman City, d'Alessandro Barrico, avec Françoise Brun et un atelier d'écriture animé par Michel Volkovitch : « Se promener dans Paris et ailleurs ». En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance de synthèse était présentée par Marie-Claire Pasquier.

Marianne Millon

Le Madrid de Sampedro

Né en 1917, José Luis Sampedro fut d'abord connu en Espagne comme un brillant économiste dont les ouvrages étaient régulièrement traduits en anglais, avant que la notoriété du romancier membre de la Real Academia n'éclipse celle du « républicain de Juan-Carlos » comme il aime à se définir lui-même, fait sénateur par décision royale en 1977. En 1981, il connaît la consécration grâce à *Octubre, Octubre*, roman-fleuve, « roman-monde » qui réussit l'exploit de faire tenir « une pyramide aztèque dans une boîte à chaussures », selon la formule du critique Roberto Saladrigas. Ses 800 pages mettent deux histoires en regard, celle d'Ágata et Luis, à la recherche de leur véritable identité, en 1961, et celle de Miguel, l'écrivain du roman, en 1975, année décisive dans l'histoire de l'Espagne puisqu'elle voit la mort de Franco et préfigure la transition vers la démocratie.

Le passage choisi se situe dans les toutes premières pages du roman, dont le véritable protagoniste est, en fait, Madrid, et, plus précisément ici, la Puerta del Sol, quartier central, véritable poumon de la ville vers lequel Luis revient le 2 octobre 1961 après de longues années d'absence. La diversité des participants à l'atelier, dont certains ne connaissent pas la langue espagnole mais qui sont tous des passeurs habitués à naviguer d'une rive à l'autre, de même que leur petit nombre, une douzaine, crée rapidement une atmosphère extrêmement conviviale et créative. Afin de permettre à chacun de mieux visualiser la scène, je distribue un plan de la Puerta del Sol et fais circuler quelques photos, parmi lesquelles les horribles autobus rouges dont l'auteur déplore qu'ils aient remplacé « les tramways tintinnabulant comme d'énormes grelots jaunes ». L'une des difficultés du texte, non des moindres, est de restituer le souffle contenu dans la phrase unique de... dix-huit lignes qui le compose ; une vive discussion s'engage aussitôt entre les traducteurs

qui penchent pour retrouver un rythme proustien et ceux qui verraient plutôt se succéder plusieurs phrases au lieu d'une. Les justifications des uns et des autres me semblent également recevables, l'important étant précisément que chacun puisse exprimer et défendre son sentiment. Les suggestions ne manquent pas et je me prends plus d'une fois à rêver à l'aide fantastique que cette dynamique de groupe n'aurait pas manqué de m'apporter au cours des trois ans que j'ai passés en compagnie d'*Octubre, Octubre*. Pour « *mediocres fuentes* », quelqu'un suggère « deux méchantes fontaines » qui me semble aujourd'hui bien plus évident que mon pâle « deux fontaines ordinaires » ; un autre enchaîne avec le poétique « poudre d'or », au lieu de mon pauvre « poussière d'or » ; un troisième ose un « incommunicables » parfaitement adapté, alors que je m'étais contentée d'un « qui ne communiquent pas ». D'autres fois cependant, je m'accroche à mon choix, comme pour ce « fracas automobile » qui me semble davantage en écho avec « *fragor automóvil* » que le terme de « vacarme » que l'on me propose. Les questions, propositions et contre-propositions diverses fusent et font de ces deux heures un moment passionnant et trop bref qui balaie joyeusement les angoisses de l'animatrice novice d'atelier que je suis. Dire que, par peur d'être trop « juste », j'avais prévu un deuxième texte...